



ABONNEMENTS. Paris et départements : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr. — Le numéro, 40 cent. — Pour la Belgique, la Suisse et le royaume d'Italie, 1 fr. en sus par année.
— Administration, Abonnement et Rédaction chez MM. Firmin Didot frères, fils et C^{ie}, rue Jacob, 56, à Paris. — Directeur-Gérant : A. DIDOT.
La direction ne s'engage pas à rendre les manuscrits refusés.

Sommaire. — Loi sur la chasse, par M. H. ÉMILE CHEVALIER. — Le premier faisan de miss Diana, par UN VIEUX CHASSEUR. — La migration des oiseaux, par M. A. DE BREVANS. — Exploit de piéton. — Une chasse au rhinocéros, par M. R. T. — Chasse à la gazelle, par M. FLORIAN PHARAON. — Pêche fluviale, par M. H. ÉMILE CHEVALIER. — Les amours de Rita, souvenirs du Rio de la Plata, par M. le commandant BOUYER. — Acclimatation et zoologie, par M. H. DE LA BLANCHÈRE. — Cuisine de chasse, le gâteau des rois, par M. FLORIAN PHARAON. — Echos de la Chasse illustrée, par M. HENRI CHATILLON.

LOI SUR LA CHASSE.

Nous publions *in extenso* le nouveau projet de loi sur la chasse.

ASSEMBLÉE NATIONALE (ANNÉE 1873).

Annexe au procès-verbal de la séance du 18 décembre 1873.
RAPPORT FAIT AU NOM DE LA COMMISSION (1) CHARGÉE D'EXA-

MINER LE PROJET DE LOI PORTANT modification des art. 3 et 9 de la loi du 3 mai 1844, sur la police de chasse. (Urgence déclarée.)

PAR M. LE ROYER, membre de l'Assemblée nationale.

(1) Cette Commission est composée de MM. Courcelle, président; le marquis de Mornay, secrétaire; le comte de Béthune, Godet de la Ribouillerie, de Carayon-Latour, Monteil, Claude (Meurthe-et-Moselle), Méplain, le duc de Crussol d'Uzès, Bouillier de Branches, de Champvallier, de Valady, Le Royer, le comte de Diesbach, le marquis de Gouvion-Saint-Cyr.



Le premier faisan de Miss Diana.

Messieurs,

Depuis la loi de 1844, et en vertu des pouvoirs qu'elle paraissait leur concéder, les préfets prolongeaient dans plusieurs départements la chasse à courre, à cor et à cris, au-delà du terme fixé pour la fermeture de la chasse à tir. Les cahiers des charges de l'adjudication du droit de chasse dans les forêts domaniales tenaient compte de cette faculté que, sans conteste et pendant longues an-

nées, les préfets croyaient tenir de l'article 3 de la loi du 3 mai 1844.

Par arrêt en date du 16 mars 1872, la Cour de cassation a décidé que les préfets ne pouvaient pas porter atteinte dans leurs arrêtés aux droits qui résultent pour le chasseur de la délivrance d'un permis, et de l'article 9 de la loi de 1844, notamment, en défendant la chasse à tir, lorsque la chasse à courre, à cor et à cris, est autorisée. Cette interprétation interdisait incontestablement aux

préfets de distinguer dans la détermination de l'ouverture ou de la fermeture entre les diverses chasses.

Ce conflit a imposé à l'Administration l'obligation d'inviter les préfets à se conformer à la jurisprudence de la Cour suprême.

De vives réclamations ont surgi. De nombreuses et sérieuses raisons ont été invoquées à l'appui des plaintes formulées. Il est certain que la chasse à courre, à cor et à cris, peut être prolongée sans péril pour le gibier,

noble race, faisait toujours suivre ses chasses par un boudinier émérite, qui recueillait le sang à la curée. Les rôtis, les puddings, les gelées ou les crèmes, tout était cuit à point, fin, délicieux.

— Décidément, me dis-je, les nymphes de M^{me} Diane eussent peut-être été des cordons bleus.

Après dîner, Diana chanta, joua du piano avec maîtrise; ensuite, pendant que je faisais avec Walker une partie d'échecs, elle prit une tapisserie sur laquelle elle fit éclore les fleurs les plus délicates ou les plus capricieuses arabesques.

J'observais, et moi, le plus entêté, persistant dans les routines des vieux usages, je me sentais disposé, peu à peu, à devenir novateur. Et je crois, sapsristi! que si j'avais eu vingt-cinq ou trente ans de moins, j'eusse pensé à devenir le gendre de Walker. J'affirme aujourd'hui qu'une femme qui a le bonheur de vivre aux champs, si son père, si son mari sont chasseurs, peut, sans crainte de devenir un excentrique, ou de perdre l'une des grâces, ou, ce qui est bien pis encore, l'un des mérites de son sexe, sa sensibilité, aller chasser avec eux.

En avouant ma conversion au progrès, je me résume, et confesse que la vraie sagesse ici-bas est de marcher avec son siècle en usant de tout et n'abusant de rien.

UN VIEUX CHASSEUR.

LA MIGRATION DES OISEAUX (1).

Pour faciliter les observations sur les passages du gibier à tous nos collègues en Saint-Hubert, particulièrement aux jeunes, les Nemrods de l'avenir, il n'est pas inutile, comme il a été dit précédemment, de remettre sous les yeux les notions acquises par l'histoire naturelle, en y joignant celles que nous avons pu recueillir par nous-mêmes. Trois cent dix espèces d'oiseaux environ sont considérées comme habitant l'Europe. Sur ce nombre, trente à quarante espèces, tout au plus, sont tout à fait sédentaires, c'est-à-dire hivernent parmi nous; toutes les autres émigrent plus ou moins aux approches de la mauvaise saison et nous reviennent au printemps avec le soleil. Toutes celles-ci ont leur destination spéciale, leur temps, leur heure, leur direction de voyage; non point au hasard, à l'aventure, mais bien selon la grande loi des besoins et de la sécurité de chacune.

Le plus grand nombre va droit au sud, d'autres à l'ouest, d'autres à l'est. Les unes voyagent de nuit, les autres de jour: celles-là par volées éparses, celles-ci par bandes condensées, par groupes, d'autres isolément; les unes par longs vols, les autres par petites étapes, de plaines en plaines, de bois en bois, de buissons en buissons, glissant et picorant en chemin. Quelques-unes ne font qu'errer d'un lieu à un autre plus à leur gré; beaucoup ne dépassent point les limites méridionales de notre continent; d'autres, au contraire, traversent la Méditerranée, même l'Océan. Parmi ces dernières, enfin, les unes s'arrêtent en-deçà de l'équateur, d'autres poursuivent leur route au delà, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, nous dit-on.

Le sujet, comme on le voit, est multiple et varié. Pour nous y reconnaître, jetons un coup d'œil sur les habitudes de voyage des principales espèces.

LA CAILLE. — Je commence par ce gibier fin, succulent, aussi estimable en rôt qu'à la crapaudine; véritable manne céleste pour les gais festins de l'automne; proie toujours agréable pour le chasseur; sujet d'étude toujours intéressant pour le naturaliste.

La caille émigre du nord au sud et voyage de nuit, en bête prudente, pour se garer des attaques de toute la tribu des rapaces diurnes, fort amateurs de sa chair. Pour prendre son vol, elle pointe perpendiculairement, comme une fusée, à une assez grande hauteur, et là, choisit sa direction. Tous ceux d'entre nous qui en ont élevé en cage ou en chambre sont au courant de ses habitudes, car elle ne perd jamais son instinct, sa passion de migration.

Elle passe par grandes volées éparses et par étapes plus ou moins longues, selon le temps et la convenance du pays, réparant pendant le jour les fatigues de la nuit et au delà; car, chemin faisant, elle s'engraisse à lard pour les jours de longs vols, alors surtout qu'il lui faudra traverser d'une haleine l'espace de la Méditerranée. Et ici se présente un premier étonnement, à savoir: comment cet oiseau, relativement lourd par rapport à son envergure, au vol rapide, il est vrai, mais qui semble ne pouvoir s'élever, est capable de fournir d'une traite une aussi longue carrière.

C'est un mystère!

Sa migration commence, dans le nord, dès la seconde quinzaine d'août, et dure jusqu'à la fin d'octobre. Les naturalistes nous enseignent que les vieilles cailles se mettent d'abord en route et que les jeunes succèdent selon les âges, les rejetons des dernières couvées attendant qu'ils aient acquis la force nécessaire.

Ceci mérite examen: dans les contrées montagneuses de l'est, nous admettons que les cailles suivent les récoltes suivant l'altitude, c'est-à-dire, que lorsque les céréales disparaissent de la plaine, les cailles s'élèvent de plateaux en plateaux à la recherche d'autres moissons.

La preuve en serait qu'au lendemain de la récolte, la plus grande partie de ce gibier a disparu en plaine, tandis que sur la montagne il abonde. De toute façon, les

hauts plateaux avec leurs récoltes tardives sont une merveilleuse station. Mais il est bon de dire que les cailles de tous les âges s'y rencontrent, et qu'à l'arrière-passage, dit des *cailles grasses*, qui a lieu à la mi-octobre, ce sont les adultes complets et en bel embonpoint qui prédominent.

L'idée de faire suivre la maturité des graines et des fruits par les oiseaux, avant que ceux-ci prennent leur grand vol, a déjà été émise, ici même, et nous y reviendrons pour d'autres espèces; mais présentement, suivons nos cailles. Jeunes et vieilles arrivent en Afrique et s'y répandent partout, jusqu'à la pointe la plus australe. Elles ont ceci de commun avec les cigognes, nous disent les mêmes naturalistes, et ils nous citent, comme preuve à l'appui, une de ces dernières, tuée dans les environs de Bâle par un savant professeur curieux de vérifier ce qu'elle portait par le travers du corps: c'était une flèche particulière aux peuplades sauvages des environs du Cap.

Nous n'avons aucun motif de nier cette longue pérégrination; mais elle fait naître dans l'esprit une nouvelle réflexion. Si la caille et la cigogne traversent les tropiques, elles retrouvent dans l'autre hémisphère un nouveau printemps, et l'instinct familial est trop développé chez les deux espèces pour qu'elles ne s'empressent pas de suivre la loi commune de la région, en se livrant, elles aussi, à une nouvelle reproduction. Les auteurs se taisent sur ce point, et cependant, s'il était établi, il donnerait la clef d'un intéressant problème, savoir: pourquoi la caille et la cigogne qui, par toutes leurs habitudes, semblent si disposées à la domestication, y sont-elles si rétives et ne supportent-elles qu'avec peine la captivité? La caille, par exemple, même prise au nid, c'est-à-dire dans l'œuf, tenue dans une tiède température, entourée de la provende qu'elle aime, ne peut oublier ses instincts de voyages, et, dès le premier automne et toujours aux époques réglementaires, s'agite et pointe chaque nuit pour prendre son vol; à ce point que, si l'on n'avait soin de remplacer le treillis de sa cage par un plafond de toile, elle serait bien vite assommée, comme chacun sait. Et cependant, d'autres oiseaux plus farouches regrettent sans doute la liberté, mais ne manifestent point la même impatience.

Ne serait-ce pas qu'une loi plus impérieuse encore que la vivre, celle de la procréation, les anime et les pousse? — Je soumets l'hypothèse à de plus savants.

Les cailles nous reviennent d'Afrique au commencement de mai et se disséminent jusqu'aux mers glaciales. Les mâles précèdent de quelques jours les femelles. Vers le 10, par les chaudes soirées printanières, on les entend passer, même en plein Paris, à leur cri répété de loin en loin: *Carcaïa, carcaïa*, ou *paye-tes-dettes*, suivant le diapason de l'oreille ou peut-être celui de la bourse. Elles arrivent en telle abondance sur les côtes du littoral, que l'évêque de Capri, propriétaire de cette île, se faisait autrefois 25,000 livres de rentes du produit de leur chasse. Qu'on juge, par ce fait, du massacre qu'il s'en faisait et qui se fait encore chaque année, et étonnons-nous que les cailles, comme bien d'autres espèces, aillent à la longue en diminuant de nombre, bien qu'on ne puisse accuser de leur diminution les progrès de l'agriculture, car elles s'accommodent très-bien de nos céréales où elles trouvent pâture et abri, et généralement les nichées sont achevées lorsque vient la moisson.

D'autre part, leur fécondité est considérable: elles font deux ou trois couvées de huit à quinze œufs. Les mâles y mettent bon ordre en expulsant impitoyablement les jeunes dès qu'ils sont en état de se suffire. De telle sorte, comme nous le disions précédemment, que chaque couple du printemps représente vingt à trente sujets pour l'automne, et que ce n'est point à tort que nous regardions particulièrement les tueries du littoral comme une folie semblable à celle de *manger son pain en herbe*, et non-seulement le sien, mais celui de toutes les nations.

Après la caille, on ne compte dans l'ordre des gallinacés que trois espèces de migrateurs: la perdrix à pattes jaunes ou roquette, la grande et la petite outarde.

La roquette, plus petite que la perdrix grise ordinaire, passe fort irrégulièrement par bandes considérables de cinquante à deux cents, souvent aux derniers jours de l'automne. D'où viennent-elles? où vont-elles? Nul n'a pu le dire jusqu'ici. Belle occasion, alors, pour ceux de nos confrères qui pourraient nous donner des renseignements précis. A mon estime, leur direction tend vers l'ouest; mais leur vol capricieux, à courte distance, rend toute détermination difficile.

La grande outarde, le plus beau gibier de France, atteint le poids de 46 kilogrammes: dernièrement on annonçait qu'un heureux chasseur en avait tué une dans les environs d'Arras, qui mesurait un mètre trente centimètres de l'extrémité du bec à celle de la queue. — Tu-dieu! les belles alouettes! si elles donnaient au miroir, mais, hélas! elles deviennent bien rares!

La petite, dite *canepetière* ou *poule de Carthage*, est un peu plus commune. Ses stations favorites sont les grandes plaines des départements du nord, de la Champagne et du centre. Selon les naturalistes, elle n'émigre pas au-delà du midi de la France. Sur l'une et l'autre espèce, ils sont très-sobres de détails; apparemment, par une raison analogue à celle qui me fait couper au plus court, n'ayant jamais été à même de les étudier ni de près ni de loin, si ce n'est à la vitrine de Chevet.

A. DE BREVANS.

UN EXPLOIT DE PIÉTON.

Dimanche, 21 décembre dernier, une foule nombreuse se pressait aux abords de Pau pour assister au défi que deux Espagnols avaient adressé à Orteig, guide et chasseur aux Eaux-Bonnes, âgé de trente-neuf ans. Il s'agissait de se rendre à pied de Pau à Paris, et de savoir qui arriverait le premier. Après deux heures d'attente, aucun des Espagnols n'ayant paru, notre brave montagnard n'en résolut pas moins, pour sa propre satisfaction, d'accomplir cette course de 880 kilomètres.

Parti de Pau le dimanche 21 décembre, aux applaudissements de tous les assistants, il arrivait à Paris le 1^{er} janvier, à sept heures du soir, ayant ainsi, malgré le mauvais temps et les jours si courts, qui ne lui permettaient guère de marcher que neuf heures de suite, accompli ce trajet en onze jours. Se reposant la nuit, il repartait le lendemain au pas de course basque, suivant toujours l'ancienne route postale et faisant constater son passage à pied par tous les cantonniers qu'il rencontrait. C'est donc une moyenne de 80 kilomètres qu'Orteig a fait par jour, soit un peu plus de 9 kilomètres par heure. Une course pareille, prolongée pendant onze jours consécutifs, semblerait au-dessus des forces humaines, si déjà, il y a deux ans, cet intrépide marcheur n'avait fait preuve d'un jarret d'acier en partant des Eaux-Bonnes à trois heures du matin, en pleine chaleur de juillet, pour arriver à neuf heures du soir, à Pau, après avoir gravi dans la même journée le pic du Gers et le pic du Midi; c'est-à-dire 56 kilomètres en seize heures, dont 31 parcourus en plaine et 25 employés à deux ascensions, dont chacune exige plus de dix heures pour un bon marcheur.

UNE CHASSE AU RHINOCÉROS.

Mon cher Directeur,

A propos de quelques lignes sur le rhinocéros, que vous avez insérées dans le dernier numéro de la *Chasse illustrée*, permettez-moi de vous envoyer l'extrait d'une lettre que j'ai reçue il y a un mois. Elle vient d'un ami entraîné au milieu du continent africain, un peu par le désir des aventures, et beaucoup par une passion indomptable pour la chasse...

Croyez-moi, ce fils de Nemrod sera bientôt célèbre comme les Delegorgue, les Bombonnel et *tutti quanti!*

Bien à vous.

H. DE LA BLANCHÈRE.

Territoire des Griquas Latahoa,
30 journées de Port Natal, juillet 1873.

... Pas de chance, mon cher et vieil ami! Je suis aussi pauvre que quand je suis parti de Natal: et ce n'est pas peu dire, car, dans cette bonne ville de grenouilles, tout est hors de prix. Enfin, la fièvre des diamants m'a pris comme les autres. J'ai voulu tenter de me trouver quelques chatons de bague... Pas de chance! Je n'ai pas seulement trouvé de quoi monter un outil de vitrier!... O guignon! ô fortune ennemie!...

Nous étions cependant en plein *cascalho*, sur le placier de la Groot-river, tout près de la rivière Jaune. Nous étions pourtant en plein gisement de diamants! Quelle plus singulière chose peut-il exister sur la terre que le gisement de ce précieux minéral! gisement qui forme un grand cercle de sphère, et ne se rencontre nulle part ailleurs, mais si bien sur ce trajet, qu'on trouvera certainement des diamants sur tout son parcours. Ce phénomène est tellement singulier, que certains naturalistes n'hésitent pas à dire que les diamants sont d'origine extraterrestre, et ont été semés du dehors sur la terre qui tourne, absolument comme le sel que la cuisinière laisse tomber sur un poulet à la broche. Hélas! que n'ai-je en ma possession la salière!... Toujours est-il que, étant donné le gisement bien connu du Brésil, celui de l'Oural, on pouvait prédire à coup sûr celui de l'Afrique australe, ceux de l'Australie, ceux... d'ailleurs. Voir sur la mappemonde!...

Découragé, mon cher ami, de malchance, de désappointement, je me suis jeté dans la campagne, et, piquant au couchant directement, je suis parti à la chasse de l'ivoire. C'est une bonne affaire. C'en serait une bien meilleure, si nous ne trouvions mêlés à l'ivoire, ou mieux, mêlés aux bêtes qui le portent: primo, des bipèdes horribles et sales, qui prétendent au beau titre d'hommes, et qui, pour moi, ne doivent point être séparés du singe le plus affreux. Ah! mon ami! quand on songe qu'il y a des femmes là-dedans!... Secondo, des quadrupèdes enragés et rageurs qu'on appelle des rhinocéros, et dont le diable seul a été certainement le créateur et l'inventeur!

Tu as lu assez de voyages dans le sud africain pour savoir que tous les chasseurs et tous les voyageurs ont voué le premier comme le dernier rhinocéros aux divinités infernales les plus compliquées; mais, mon pauvre ami, tu n'as cependant acquis qu'une faible teinture de la vérité. Plus je les connais, moins je les aime, et plus je cherche à leur prouver mes sentiments en leur adressant, en toute occasion, des pruneaux qu'ils ne digèrent pas tous aisément. Tu n'as pas oublié que Devisme me fit ce petit outil qui avait le don de te dérider quand tu le tenais en main, et je me souviens que tu l'appelais *Poiseau-mouche*. Hé bien! mon cher, *Poiseau-mouche* est à peu près suffisant pour avoir raison des satanés *ketloa* ou *kelloa*, comme ils les appellent ici.

Tu l'apitoiais sur mon sort, lorsque je serais obligé de marcher portant un outil semblable. Hélas! ami, je marche, je le porte et je n'y pense pas... Bien mieux! je le porte à bras tendu devant moi lorsque je rampe à plat ventre à la rencontre d'un rhinocéros que je veux saluer!... Oui, à bout de bras, car il ne faut pas éveiller trop tôt l'attention de la bête: c'est bien assez quand il en est temps. Si mon fusil tintait contre une pierre, cela suffirait pour avertir les *grincheux* et pour les faire entrer instantanément dans une colère terrible.

Contre qui? Ils n'en savent rien encore. C'est égal, ils entrent en fureur à volonté. C'est pour ce monsieur une occasion de faire sauter autour de lui, à grands coups de nez, la terre, les pierres, les souches, tout ce qu'il rencontre. On dirait qu'au-dedans il est toujours chauffé à blanc à toute vapeur, et que si vous avez le malheur de toucher à la soupape, le branle-bas commence... Heureusement pour nous, s'il en tend bien, il voit fort mal, ce qui nous sauve, et il s'acharne, ce qui lui est fatal.

(1) Voir le n^o 48 de la *Chasse illustrée* (année 1873).

Delegorgue, le fameux chasseur qui m'a précédé ici, explique les accès de fureur du rhinocéros par la présence des innombrables *ténias* qui habitent l'intérieur de son corps, puisqu'il a remarqué que, lorsque lui-même était habité par ces mêmes *ténias*, si communs ici que tout le monde en porte, — même ton serviteur! — il entraînait lui-même à propos de rien dans des accès de fureur qu'il ne s'expliquait pas, et qui cessèrent comme par enchantement le jour où il se débarrassa du parasite qui le contraignait à manger quinze livres de viande à son déjeuner.

C'est possible. Tout est possible!... En ce cas, le bon Dieu devrait bien apprendre au rhinocéros à reconnaître le kousso, qu'il a fait pousser partout ici, et à en manger de temps en temps quelques bottes. Ce serait un temps heureux de tranquillité relative!...

Tout bien compté, vois-tu, je vis au milieu de deux espèces de rhinocéros, peut-être même de trois. Il y a le blanc et le noir. Tous deux ont deux cornes sur le nez; tous deux ne valent pas beaucoup mieux l'un que l'autre. Cependant le blanc ou *camus* à museau large (R. simus, Bur.) est un peu plus facile à tuer que le noir, parce qu'il n'est point revêtu d'une cuirasse ni de cette peau à replis qui lui en tient lieu.

Au surplus, sur le blanc comme sur le noir, mes petites balles de six à la livre, lancées par l'Oiseau-mouche à trente pas au plus, font trou à peu près partout, à moins que je ne les envoie frapper sur la tête. Dans ce cas, c'est comme si je tapais sur une pierre. Et cependant, mes balles contiennent un cinquième d'étain, ce qui les empêche de s'aplatir. Bah! c'est comme rien pour le crâne de ces messieurs! A plus forte raison, une balle de tir, calibre 16, ne l'émuellerait pas plus qu'un taon!...

Le rhinocéros n'est bon à rien. A peine daigne-t-on découper dans sa peau, — je devrais dire dans sa couenne, — des lamelles dont nous faisons des cravaches transparentes et inusables. La chair est très-mauvaise... pour tout autre palais que celui des Gréquos et autres ignobles sauvages du Busch... et cependant, toutes les fois que je puis joindre un rhinocéros, je le tue avec bonheur!

C'est que j'ai gardé de vieilles dents contre lui! Il y a moins de deux mois, je lui dois la mort de deux excellents serviteurs, mulâtres hotten-tots venus avec moi : un tout jeune homme, Havao, et un conducteur sans pareil, Maquivaï. Moi-même aussi, j'ai bien manqué y passer!...

Toutes les nuits nous étions dérangés à notre campement par ces enrégés fourrageurs. Une nuit même, — on ne saura jamais pourquoi, — l'un d'eux, plus fou que les autres, chargea nos bœufs comme un ahuri, brisa le krol de cordes qui les retenait, dispersa toute la bande, au risque d'en donner une demi-douzaine au lion, et finit par en blesser deux avec ses cornes terribles.

L'affaire devenait sérieuse; il n'y avait point à tergiverser. Le lendemain, par un clair de lune superbe, je me creuse une station de terre, un trou qu'ils appellent ici un *skrim*, et m'y blottis à la tombée de la nuit. Bientôt des grognements peu mélodieux attirent mon attention : ce sont ces messieurs qui causent entre eux et qui méditent probablement de s'amuser encore à embrocher mes bœufs.... A nous deux, ce soir, charmants voisins!...

Pas du tout. C'était un rhinocéros noir, tout seul. Il exécutait un soliloque et paraissait furieux, car il s'attaquait aux buissons, aux arbustes, aux pierres sur son chemin; il se ruait comme un fou, un idiot, sur toutes ces choses, les foulait aux pieds, les déchirait, faisait voler la poussière et les débris au-dessus de sa tête. D'après sa direction, il venait droit à moi. J'avais mal choisi ma place, car, de le tirer par le nez, il n'y fallait pas songer. Autant tirer en l'air.

C'est pourquoi je quittai mon *skrim* à quatre pattes pour le prendre à revers. Bien entendu, je me dirigeais sous le vent, pour qu'il n'eût aucune connaissance de mon dessein. Marchant ainsi tous deux, nous nous rapprochions peu à peu, si bien que j'étais arrivé à vingt pas de lui lorsqu'il m'éventa. S'arrêtant brusquement, le nez bas, les oreilles mobiles comme celles d'un âne, fut l'affaire d'un instant. Mais la délibération ne fut pas longue, il souffla fortement, fit claquer contre son crâne ses longues oreilles comme des coups de fouet, et chargea cette chose noire qui semblait remuer au milieu des herbes blanches.... Mais j'étais en joue, je pressai la détente. Malheureusement son mouvement me présenta le demi-travers; la balle, je ne l'ai que trop vivement appris, lui brisa la jambe droite de derrière...

Au coup, il fléchit et jeta un brame terrible, secouant la tête, ouvrant une gueule effroyable, claquant des oreilles.... Cependant il n'osait, ou mieux ne pouvait avancer, car la douleur devait être grande. Je vis ses petits yeux briller, aux rayons de la lune, comme des charbons ardents; mais je ne restais point là à prendre le frais : je lui envoyai une seconde balle dans le museau et.... détaïai au plus vite sous bois.

Lui, étourdi sans doute, chancelant même, disparut parmi les mimosas.... et je fus me coucher.

J'aurais aussi bien fait d'y rester!...

Dès l'aube, nos deux chasseurs et moi, nous étions sur la piste. A deux kilomètres de mon local, tout à coup je me trouve face à face avec un rhinocéros.... Il se tenait sur ses trois jambes, l'autre pendante et retirée vers son ventre. Je ne pouvais l'achever, je le vis du premier coup d'œil, comme il se présentait à moi, car il faut ou le frapper au défaut de l'épaule, ou entre l'œil et l'oreille, plus près de celle-ci que de l'autre.

Je me baissai et pris une pierre pour la lui jeter et le faire retourner, mais il vit le mouvement de mon bras et chargea sur trois jambes comme un furieux.

Je ne manque pas de sang-froid, heureusement; je n'eus que le temps de faire feu, je lui entame la hure sur le côté, une balle lui fait un long sillon dans les chairs de l'épaule. Mais, au même moment, je me sens emballé dans un tourbillon de branches, de feuilles, et lancé à vingt pas, roulant cul par-dessus tête, à demi fou, mon fusil d'un côté, mon chapeau de l'autre.

Je me sentis perdu!.... Je heurtai un arbre, je rebondis.... enfin, moulu, demi-mort, je roulai comme une masse au milieu des épines qui m'entraînaient tout doucement dans les chairs.

Mon affreuse housculade, — tout cela se passa comme un éclair en moins de temps que je n'en mets à te l'écrire, — découvrit le pauvre Maquivaï aux regards du monstre affolé; il se rua sur lui et, d'un coup de corne terrible, raide, lui cassa la jambe et lui fendit la cuisse.... Penvoyant rouler à dix pas, sanglant, au milieu des pierres qui lui brisèrent en même temps le bras droit.

Ce fut alors que le malheureux Havao lui apparut, se défilant de son mieux derrière un gommier, et lui envoyant l'une après l'autre et près de l'œil ses deux balles. L'animal tourna dès lors sa fureur contre lui : une charge à l'homme commença parmi les clairières.

Tant bien que mal je m'étais redressé et, appuyé contre une cépée, je vis les deux ennemis disparaître derrière les feuilles!...

Malgré la pesanteur de son énorme masse, malgré le peu de longueur de ses jambes, le rhinocéros est capable de déployer une telle vigueur que celle-ci supplée à l'agilité qui manque. Il court beaucoup plus rapidement qu'on ne le supposerait à le voir. Havao était cependant un bon cœur, je me rassurai donc sur son sort. Hélas! combien j'avais tort!

Une demi-heure après, ne le voyant point revenir, seul, auprès de mon pauvre blessé gémissant, moulu moi-même, je compris qu'un second malheur était arrivé.... A ce moment mes hommes du camp

arrivaient à notre recherche. Ils n'avaient point vu, non plus, mon compagnon.... Il fallait prendre sur soi : ce fut dur! Je crois que j'étais en marmelade, tous les membres me causaient des douleurs intolérables. Cependant, tu le sais bien, il y a des moments où il faut.... Je confiai à ses camarades Maquivaï pour l'emporter au camp, et avec deux méis je me trainai dans la direction prise par Havao.

Horreur!.... A 5 mètres en l'air, aux branches épineuses des mimosas, je vis bientôt pendre d'affreux lambeaux.... c'étaient des débris d'intestins, des morceaux de chair, un pan de la blouse blanche du pauvre méis.

Je compris.... Atteint, terrassé par le monstre, le malheureux avait été broyé, puis lancé en l'air comme un volant pendant plus de deux cents mètres par son implacable ennemi que ce jeu sanguinaire amusait!.... Nous trouvâmes enfin son cadavre défiguré, méconnaissable, en lambeaux.

Le rhinocéros était parti.

Maquivaï mourut le lendemain dans mes bras.

Voilà le rhinocéros, mon ami; voilà le monsieur au terrible nez! J'en fus bien heureusement quitte pour un repos forcé de quinze jours et pour des douleurs cuisantes qui ne m'ont pas encore quitté depuis. Heureux, ami, de pouvoir te donner de mes nouvelles.... entier!

— Mais, me diras-tu, pourquoi ne pas se faire aider par des chiens? Au moins détourneraient-ils l'attention de l'animal sur eux. Ce serait autant de gagné.

— Tu te trompes, ami. Les chiens ne détourneraient rien du tout : le *kolta* s'inquiéterait aussi peu des chiens que des mouches : leurs morsures n'auraient aucune prise sur lui. A quoi veux-tu qu'ils servent? Il en ferait sauter en l'air un ou deux, puis se mettrait en appétit, et bondirait droit à l'homme, comme à présent.

Non, mon cher; il vaut toujours mieux être seul pour affronter ces animaux. C'est la même chose pour l'éléphant. Seul, vous vous cachez, vous disparaîtiez à leurs yeux : les chiens vous rejoignent et vous décèlent.... ce qui peut être grave!.....(1)

R. T.

CHASSE A LA GAZELLE.

L'agha chourar du douair, accompagné de son goum, vint me prendre un matin à mon campement d'Aïn-Oussera.

Aïn-Oussera est une station d'eau du Sahara algérien, sur la route de Laghouat.

Nous montâmes à cheval, et la chasse commença sur le terrain même.

La gazelle se chasse à vue et à cris.

Des *chouaf* — éclaireurs — nous précédaient.

Le Sahara n'est pas un désert, à proprement parler, mais une steppe giboyeuse dans laquelle poussent en abondance l'alfa et des plantes aromatiques qui servent de fourrages aux troupeaux des nomades et aux fauves du sud; ce n'est pas non plus une plaine unie comme on se l'imaginait, mais une succession de terrains ondulés formant des dépressions et des monticules.

Sur ces derniers, se placent les vedettes de la gazelle, tandis que le troupeau repose ou pacage au fond du ravin formé par les mouvements du terrain.

Ce sont toujours des mâles qui sont en vedette.

Dès que le gardien du troupeau nous aperçut, il poussa un sifflement et disparut.

Nous fîmes halte.

La gazelle, habituée au passage paisible des caravanes inoffensives, ne fuit que si elle se sent poursuivie.

L'on fit placer au premier rang les cavaliers qui portaient les lévriers au devant de leur selle, et notre goum se mit en marche au trot.

Le troupeau que nous poursuivions était fort d'une centaine de têtes, il fuyait au trot devant nous. A cette allure, le cheval gagne sur la gazelle et cette dernière ne prend sa course que lorsqu'elle entend le galop. Arrivés à trois cents mètres environ de la harde, l'agha chourar donna l'ordre de poser les lévriers à terre, et aussitôt tout le goum prit le galop.

En un clin d'œil, les lévriers furent au milieu des gazelles, les abattant de leurs puissants crocs. De notre côté, nous fîmes feu sur le troupeau, et quatorze gazelles furent atteintes.

Après cette première et unique fusillade, la chasse était terminée, car il serait inutile de poursuivre des gazelles alarmées : leur vitesse est vertigineuse, et le meilleur cheval ne saurait se maintenir à distance plus de cinq minutes.

Nous rentrâmes à notre campement, où nous fîmes bombance avec le produit de notre chasse, et pendant les trois mois que je restai à Aïn-Oussera je renouvelai, toujours avec le même succès, cette chasse si simple, chaque fois que mon service me le permettait.

FLORIAN PHARAON.

PÊCHE FLUVIALE.

Parmi les nombreuses communications dues à notre rapport sur la pêche fluviale en Seine et en Marne, nous croyons devoir citer celles-ci :

Monsieur,

J'ai lu avec tout l'intérêt qu'il comporte l'article *Pêche fluviale* que contiennent les nos 50 et 51, année 1873 de la *Chasse illustrée*.

Il est malheureusement incontestable que le poisson de la Seine tend à diminuer chaque jour, surtout depuis que la navigation à vapeur augmente, et que la multiplication ne peut se produire que dans certaines parties non navigables.

Il y aurait cependant un moyen simple de remédier à cette situation et de peupler la Seine d'une excellente espèce.

Que fait-on dans les parties de la France où la pêche des étangs est un des revenus sérieux des propriétaires? Tous les deux ou trois ans, lorsque l'étang a été pêché de tout le poisson qu'il contenait, on repeuple ses eaux, d'une quantité en rapport avec son étendue, de jeunes carpes âgées de trois ans, prises dans une carpière du voisinage, spécialement destinée à l'alevinage.

(1) Cette opinion est absolument contraire à celle des plus célèbres voyageurs-chasseurs hollandais et anglais, qui, tous, se font accompagner de chiens, payés fort cher, soit à Port-Natal, soit au Cap, soit à Zanzibar ou ailleurs, quand ils vont à la poursuite des animaux à ivoire. — H.-E. C.

Il y a aux environs de Paris, à Versailles, aux bois de Boulogne et de Vincennes, etc., une quantité de pièces d'eau et de bassins d'où il pourrait sortir chaque année un million ou deux de jeunes carpes qui feraient un excellent empoissonnement. En employant, pour les transporter à la Seine, les voitures du train des équipages militaires, disposées à cet effet, l'État n'aurait que peu de dépense, et on arriverait en quelques années à peupler ces eaux si nutritives d'un poisson qui atteint, en peu de temps, des proportions considérables.

Les carpes de la Seine ont toujours rivalisé avec celles du Rhin. Puisque nous sommes temporairement privés de ces dernières, ne devrait-on pas chercher à en élever d'une nationalité incontestable?

Sans traiter ici la question des avantages que l'État pourrait retirer au moment des adjudications, en offrant aux locations de pêche des cantonnements abondamment peuplés, il y a la raison d'alimentation publique, qui rend cette amélioration intéressante, surtout lorsqu'il est possible de l'obtenir sans dépense.

Il est une particularité que les propriétaires ou fermiers d'étangs connaissent, c'est que la présence du brochet dans un étang empêche entièrement la multiplication des carpes. Ceci peut expliquer la rareté de ce poisson dans les eaux de la Seine, où les brochets sont assez nombreux.

L'homme ne peut rien obtenir qu'avec travail et soins; la Providence lui a généreusement mis en main tous les éléments de production, mais la nature veut être aidée.

Que deviendraient nos plus riches plaines si le cultivateur leur refusait son travail constant? Que seraient nos forêts si l'habile forestier ne les dirigeait pas? A combien de dangers est exposé ce gland qui deviendra un chêne superbe s'il échappe à la gelée, à la voracité de l'oiseau, du sanglier ou du rongeur? Aussi, le forestier, qui connaît son péril, épie le moment où le chêne-mère dépose ses œufs : il les recueille précieusement, les préserve avec sollicitude du froid qui pourrait les tuer, et enfin, lorsque la température est adoucie, il couche avec attention ce gland dans la pépinière où il passera son enfance, pour être transporté ensuite dans la forêt où il doit vivre en dominant alors les plantes et arbustes parasites qui l'auraient étouffé à sa naissance.

De même l'œuf déposé par une carpe au fond d'un fleuve court mille dangers; comme l'œuf du chêne, il demande aide et protection, et, s'il n'est soigné comme lui, sa destruction est encore plus probable.

Il a été, depuis quelques années, fait des essais d'acclimatation de poissons étrangers; quelques variétés pourront peut-être réussir. J'approuve l'intention, mais avec cette réserve, que nous avons chez nous, sous notre main, un poisson facile à multiplier, d'excellente qualité et d'un rendement certain.

Je ne sais si l'idée que contient cette note sera jamais mise à profit; elle m'est dictée par l'amour de l'intérêt général, et, en tout cas, ce n'est pas une expérience à tenter, mais une culture connue à mettre en pratique.

Veillez agréer, etc.

EGMOND DE SAINT-VICTOR.

Au château de Montyeu (Saône-et-Loire).

Cette lettre dit rapidement et excellemment ce qu'elle veut dire. Comme rédacteur de la *Chasse illustrée*, j'y souscrirais de grand cœur; comme membre du conseil général de la Seine, je suis obligé, bien malgré mes désirs, d'empêcher l'intervention de l'État, par le militarisme, dans une question, civile et départementale avant tout.

Mais la ville de Paris et le département de la Seine ne possèdent-ils pas assez d'employés et de voitures pour convoyer le poisson nécessaire au repeuplement de leurs eaux courantes? Qui donc en oserait douter? Point, certes, M. Alphand, directeur en chef des travaux publics; pas davantage MM. Pelletier, Belgrand et MM. les ingénieurs de la navigation de la Seine et de la Marne!

J'aime à croire toutefois que la suggestion précédente fera impression sur ces compétents administrateurs.

Une autre idée relative au rempoissonnement de la Seine apparaît, lumineuse, dans ces mots que m'adresse notre collaborateur M. le marquis de Cherville :

J'ai lu avec grand plaisir votre rapport sur la pêche en Seine et en Marne. A mon gré, vos cantons de réserve sont insuffisants, parce que le passage des bateaux et bien d'autres causes annihilent les frayères. Je n'ai pas les visées de M. de B***, mais je voudrais que les municipalités intéressées les propriétaires de mares à la culture du poisson, en leur offrant un débouché pour leurs alevins; en un mot, que lesdites municipalités consacraient annuellement une petite somme à l'achat d'alevins (carpe et tanche) : la truite est trop fallacieuse dans la situation présente) qui seraient placés dans les cours d'eau, et je suis convaincu que de la sorte, avec un sacrifice insignifiant d'une trentaine de francs par commune, il ne faudrait que cinq à six ans pour que nos rivières fussent pourvues d'une population respectable. — A Paris, 5.000 francs ne sont pas une grave affaire, ils représenteraient de 30 à 40.000 alevins. Avec cela, croyez-vous que la Seine et la Marne n'auraient pas bientôt changé d'aspect, surtout si la loi sur la taille du poisson capturé était exécutée? Et remarquez que la carpe est un poisson